

EN 1918 :

Les derniers combats du 13^e R.I.:

La prise de Montdidier et de la Ligne Hindenburg (30 mars-novembre 1918) : Le 13^e R.I. est à nouveau déplacé. Il retrouve la Somme, au sud de Montdidier, une ville qu'il faut reconquérir pour éliminer un *saillant* allemand. Les forces françaises du général Debeney et les Anglais du général Rawlison sont sous le commandement unifié du maréchal Sir Douglas Haig. L'opération commence mal pour le 13^e, déployé entre la route de Rubescourt et la voie ferrée : les 16 et 17 avril, l'ennemi lance des capsules de gaz moutarde (ypérite) : 13 officiers et 435 hommes du 13^e sont évacués pour intoxication.

Deux mois plus tard, le 13^e passe à l'offensive. Des patrouilles commandées par le sous-lieutenant Mauzat et le sergent Louis parviennent à faire prisonniers un nombre important d'Allemands. L'armée de Hindenburg n'a plus le moral. Les désertions se multiplient. Enfin, le 9 août 1918, les soldats du 13^e entrent les premiers dans la ville de Montdidier, une ville en ruines.

L'avance française est irrésistible. Après Montdidier, le 13^e libère les villages d'Assainvillers et de Faverolles ; il a fait 550 prisonniers, saisi 19 canons, 8 minenwerfer et 150 mitrailleuses. Pendant un mois la progression continue : prise des villages de Bus, du Cessier et de la Ligne Hindenburg, entre les villages de Benay, Marcy, Régnay, et repos à Crévecoeur-le-Grand.

Le 13^e R.I. est cité à l'ordre de l'armée et de la division :

"Excellent régiment qui, depuis le début de la campagne, s'est signalé en toutes circonstances: en 1914 et 1915 en forêt d'Apremont et au Bois-le-Prêtre ; en 1917 aux attaques de Champagne, du massif de Moronvilliers ; d'avril à août 1918 dans la région de Montdidier. Vient de faire preuve pendant six mois de la plus belle endurance, en fournissant, du 30 mars au 12 octobre, dans des conditions particulièrement pénibles, des efforts continus, montrant les meilleures qualités offensives, sous les ordres de son chef, le colonel Trestournel.

Le 16 août, au Cessier et aux Loges, a enlevé sur 2,500 km de profondeur plusieurs positions fortifiées, très solidement défendues, capturant 250 prisonniers de deux divisions différentes et un très nombreux matériel. Du 9 septembre au 12 octobre, a réalisé une avance de près de 30 km qui a exigé de nombreux combats parfois très durs. Les 29 et 30 septembre, dans la région d'Urvillers, a capturé près de 300 prisonniers, 12 minenwerfer, dont six de gros calibre, 90 mitrailleuses et cinq fusils anti-tanks ^[1]."

[¹] *Historique du 13^e R.I.*, p. 23, S.H.A.T. Vincennes.

Le 6 février 1919, à Fourmies, le général Maistre passe le 13^e R.I. en revue et lui accroche la fourragère à la hampe du drapeau.

Depuis le début des combats, le 13^e Régiment d'Infanterie a connu d'énormes pertes. 52 officiers ont été tués, dont les chefs de bataillon Ernest Gésippe, Pierre Chauvin, Léon Bouhant, les capitaines Henri Drouhard, Paul Vaqué, Georges Tête, Auguste Canet, Charles Abord (de Druy-Parigny), Pierre Catinot, Pierre Sarre et Alfred Saubot.

Plus de 1500 sous-officiers et hommes de troupe ont été tués.

Parmi eux, il y a les Decizois Louis Geugant, Eugène Malivin, Albert Michot, Dominique Billebault, Léon-Eugène Lebert, Jean Augendre, Jean Pesset, Louis Renaud, l'adjudant Charles-Frédéric Luthy. Il y a Antoine Père, Pierre Leroy, Jean-Marie Agnan (de Saint-Léger-des-Vignes), Jean Arousseau (de la Machine), Edmond Duchamp (de Verneuil), etc...

Après la victoire.

Adresses aux vainqueurs, à Clémenceau, à Foch et à tous les soldats.

Quelques jours après l'armistice, le conseil municipal de Sougy congratule les organisateurs de la Victoire : *"Sur la proposition de M. le Maire, le conseil municipal, à l'unanimité des membres présents, adresse à M. Clémenceau, président du conseil et ministre de la guerre, au Maréchal Foch, généralissime des armées françaises et alliées, l'hommage de ses félicitations et de sa reconnaissance pour les merveilleux exploits et la vaillance dont ils ont fait preuve en arrêtant l'ennemi et en lui imposant le respect des principes de justice et de liberté, contre la barbarie employée par lui à ce jour* ^[2].*"* Les conseillers municipaux de La Machine rédigent une adresse semblable où ils présentent leurs *félicitations* à *Georges Clémenceau, cheville ouvrière de la Victoire*", au Maréchal Foch ainsi qu'à *"tous les généraux, officiers et soldats des Armées Alliées* ^[3]".

La victoire provoque un surcroît de lyrisme et de phrases grandiloquentes : Joseph Imbart de La Tour, maire de Saint-Ouen, *"en rappelant au conseil la belle victoire que viennent d'obtenir les vaillants soldats de France ainsi que leurs courageux Alliés, demande de leur envoyer un juste tribut de reconnaissance et d'admiration, auxquels [sic] il faut associer M. le Président du Conseil des Ministres Ministre de la Guerre M. Clémenceau, le Maréchal Foch et tous les grands chefs qui ont concouru à cette victoire. Au nom des habitants, il salue avec bonheur le retour*

[2] Registre des Délibérations Municipales de Sougy, 17 novembre 1918.

[3] Registre des Délibérations Municipales de La Machine, 14 décembre 1918.

de l'Alsace-Lorraine à la France, l'écrasement de la barbarie teutonne et le triomphe de la civilisation. Il envoie enfin un souvenir ému aux chers soldats morts vaillamment pour la patrie, et spécialement à ceux de la commune de Saint-Ouen qui ont concouru à la délivrance de la France et à son triomphe ^[4]."

On manque de médecins et la grippe espagnole se propage :

A Saint-Léger, on manque de médecins. En juillet 1918, le conseil municipal émet le vœu qu'un médecin militaire soigne la population civile, considérablement accrue par les réfugiés et ouvriers d'usine. En effet, le docteur de Burine a été chargé des hôpitaux de Decize ; le médecin-major Feurtet a été affecté au 69e R.I. et à la population civile de La Machine, tâche qu'il partage avec le docteur Thiault, médecin aide-major de 1ère classe. A Decize, le docteur Dejean reste seul (le docteur Petitjean est mobilisé dans les hôpitaux militaires de Nevers et le docteur Régnier est au front) ^[5].

Dès l'été 1918, la grippe est signalée à Decize (*La Tribune Républicaine*, 11 juillet 1918). Contre la grippe, des conseils sont donnés à la population : 1° faire bouillir l'eau ; 2° se laver les mains avant les repas ; 3° éviter de consommer des crudités ; 4° éviter le contact des foules (*La Tribune Républicaine*, 9 octobre 1918) ^[6]. Les premières semaines, il n'est pas facile d'identifier cette maladie. Un médecin neversois chargé de la prophylaxie déclare au plus fort de l'épidémie : "*Nous ne savons pas au juste à quelle époque a débuté l'épidémie actuelle d'influenza car il y a eu, cet été, de très nombreux cas d'intoxication gastro-intestinale, comme il s'en présente parfois pendant les chaleurs et qu'on a parfaitement pu confondre avec des cas de grippe des voies digestives* ^[7]." Toutefois, cette épidémie se répand très rapidement dans une population mal nourrie, angoissée, affaiblie après quatre ans de restrictions, et encore plus vite chez les blessés, convalescents des hôpitaux militaires.

Le préfet demande aux maires et aux dirigeants des principales entreprises de lui signaler les moyens sanitaires dont ils disposent pour soigner les malades et enrayer l'épidémie. Une enquête qui doit être exploitée, à partir de novembre 1918 par le docteur Lesieur, coordinateur départemental. Il ne faut pas relâcher l'effort industriel et chaque usine doit veiller à la santé de ses employés.

[4] Registre des Délibérations Municipales de Saint-Ouen, page ajoutée au registre.

[5] Le docteur Régnier est médecin-major depuis août 1914. Il ne reviendra à Decize qu'en 1919.

[6] A.D.N., cote 2717.

[7] Lettre du docteur Gasztowtt au préfet de la Nièvre, 7 octobre 1918, A.D.N., cote M 5200.

Plusieurs responsables économiques et militaires craignent que l'amalgame d'ouvriers étrangers d'origines très diverses ne soit un facteur aggravant de propagation de cette grippe : *"Un nombre considérable d'ouvriers mobilisés ont été agglomérés dans des villes où la population était bien moindre en temps de paix. Des quantités de travailleurs étrangers ou indigènes militarisés (Kabyles, Chinois, Annamites, Grecs, Portugais). Il est à prévoir que ces divers contingents de travailleurs paient leur tribut aux maladies épidémiques cet hiver^[8]."*

A La Machine, les responsables de la Compagnie Schneider signalent qu'ils pourraient récupérer une vingtaine de lits inutilisés dans l'Hôpital Militaire du 69e R.I. (installé à l'école maternelle). Cet hôpital est doté de soixante-dix lits, pour la plupart vides ; cinquante suffisent largement pour les militaires.

Le directeur de la Verrerie de Saint-Léger (passée sous le contrôle des Etablissements Charbonneaux de Reims) signale que seuls deux ouvriers ont été conduits à l'hôpital de Decize. Les autres sont soignés à domicile, une mesure qui doit permettre un meilleur isolement. Toutefois, les ouvriers et leurs familles représentent 700 individus, susceptibles d'être atteints par cette grippe, et le directeur manifeste son inquiétude. Le maire de Saint-Léger, Alexandre Nourry, se plaint de ne disposer d'aucun local susceptible d'être aménagé en hôpital d'urgence, et il a en charge plus de 2000 habitants - en comptant les réfugiés et les verriers rémois.

M. Archambault, adjoint faisant fonction de maire de Decize - qui va bientôt être emporté par l'épidémie et l'épuisement - déplore lui aussi une situation sanitaire dangereuse. Il n'y a à Decize qu'un seul médecin militaire et le docteur Dejean, *"médecin civil très actif"*. Tous les locaux sont déjà occupés : l'hôpital, l'école primaire supérieure, les Minimes, Corcelles, Chevannes, le camp de Caquerêt... *"La plupart des malades devront être soignés chez eux..."*

A Decize, l'épidémie commence au milieu du mois de septembre à l'hôpital auxiliaire n°3 (Les Minimes) ; plusieurs cas bénins se déclarent ; une dame chargée de l'approvisionnement est contaminée, elle décède.

Le 9 octobre 1918, le docteur Dejean signale au préfet le développement brutal de l'épidémie à Decize : *"L'épidémie de grippe s'est manifestée depuis hier à l'école libre des Minimes. Une vingtaine de pensionnaires sont alités. [...] Le directeur va renvoyer chez eux les pensionnaires encore indemnes, car les faire coucher dans les dortoirs avec leurs camarades malades serait les condamner à contracter la grippe. il désinfectera les salles avant leur retour. A l'Ecole Primaire*

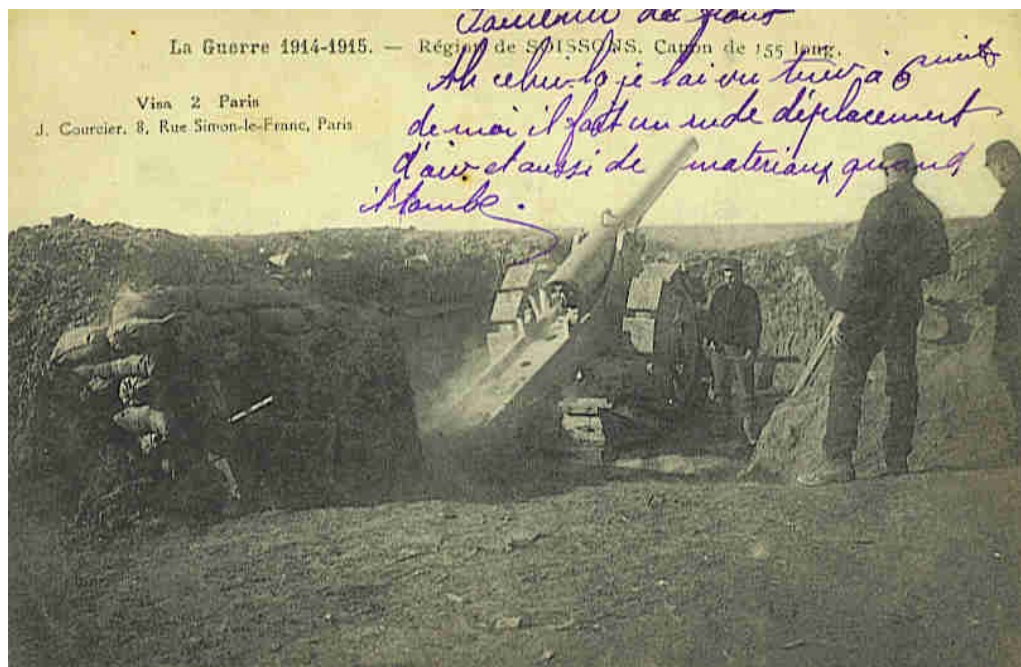
[8] Enquête du Service de la Santé Militaire de Bourges, rapport sur les villes industrielles du Sud de la Nièvre, 26 septembre 1918.

Supérieure, hier un pensionnaire seul était atteint; aujourd'hui ils sont cinq. [...] Dans la population civile, une dizaine de cas se sont produits hier, et aujourd'hui cinq à six autres."

A la fin du mois d'octobre, la garnison est touchée : le médecin militaire signale 7 cas, tous bénins. Au début de l'année 1919, la grippe semble en décroissance. Un malade meurt encore à Béard, deux à Neuville-les-Decize.



Cartes postales envoyées à ses parents par Etienne Vigner, pontonnier au 7^e Génie.



Poèmes parus dans *La Marmite*, gazette du 160^e R.I.:

Le Village détruit.

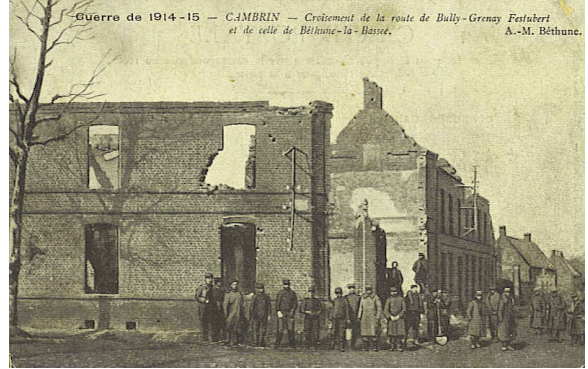
*"Sous le ciel de janvier, dans la pénombre grise
Le village ruiné dresse ses murs noircis :
Ce n'est plus maintenant qu'un amas indécis
Sur qui l'ombre s'étend, car le jour agonise..."*

*Pauvres vieilles maisons ! que reste-t-il de vous ?
Si riantes jadis, avec vos grands toits roux.
Rien, plus rien du passé : murailles éventrées,
Triste amas de débris, de poutres effondrées !*

*Près du clocher moussu, les voûtes de l'église
Croulent sous le fardeau de leurs vieux toits
moisis.*

*Sous le ciel de janvier, dans la pénombre grise
Le village ruiné dresse ses murs noircis..."*

D., 160e.





Avant l'Attaque.

*"Dans le bleu du matin, un soleil de printemps
Fait luire et scintiller l'acier des baïonnettes,
Les coeurs sont angoissés, les bouches
sont muettes,*

C'est une éternité pour celui qui attend.

*Le capitaine ému, jette de temps en temps
Un regard attristé sur l'homme qui le guette
Dans le silence affreux précédant la tempête.*

*Sur sa montre il poursuit la fuite des instants.
Et chacun abîmé dans ce moment suprême,
Se recommande à Dieu et pense à ceux
qu'il aime.*

*Sous sa capote il sent son coeur qui bat
plus fort.*

Un cri soudain met trêve à ces tristes pensées :

Un Français tremble-t-il même devant la mort ?

En avant ! Adieu tous ! -

Et l'attaque est lancée !

Han Vère, 1903.